

Lost in Translation

de Sofia Coppola,
avec Bill Murray, Scarlett Johansson, Akiko Takeshita, Giovanni Ribisi...

Gros succès indé surprise outre-Atlantique, cinq fois nominé au x Golden Awards (meilleurs scénario, film, acteur, actrice, metteur en scène), étape préliminaire décisive aux oscars, *Lost in Translation* est, après *Virgin Suicides*, le second film de Sofia Coppola. La fille Coppola est certainement la personne la plus proche de l'idée que l'on peut se faire de certains personnages de Salinger, riches, surdoués, d'un élitisme caustique, le tout submergé par un nuage parfumé de tristesse chic, moue boudeuse à la vie, gros yeux noirs que l'on fait au destin, ruban de soie et de cendres.

Zombie. Sofia Coppola n'a pas vraiment besoin de travailler, elle a lancé à 20 ans avec une copine, quasiment pour rigoler, une ligne de vêtements Milk Fed au Japon, qui a si bien cartonné qu'elle lui assure désormais des fins de mois cinq étoiles. C'est comme ambassadrice de cette marque qu'elle s'est mise à fréquenter plusieurs fois par an Tokyo, descendant, pauvre petite fille riche, au Park Hyatt, tour infernale de plus de cinquante étages dotée d'un bar panoramique ouvrant, tel un aquarium bleuté, sur les splendeurs clignotantes de la capitale nipponne.

Lost in Translation se déroule ainsi presque entièrement entre les murs de ce palace où débarque dès la première scène Bob Harris (Bill Murray), acteur fameux venu cachetonner pour 2 millions de dollars dans la pub d'un whisky. Complètement hagard, tentant de décompenser les effets désastreux du jet-lag et de l'insomnie par l'absorption de grosses quantités d'alcool, Harris a de plus en plus l'air de ces zombies mondialisés qui hantent les halls de transit des aéroports et des grands hôtels, perpétuels déterritorialisés qui n'aiment rien tant que d'être loin de chez eux mais qui, au fond, sont horripilés au dernier degré par tout ce qui ne colle pas avec leurs us et coutumes indigènes. En cela, le Japon est évidemment un terrain d'expérimentation particulièrement efficace. Pays profondément américanisé après la défaite en 1945, longtemps premier de la classe du capitalisme triomphant à l'image exacte du maître à penser US, c'est aussi l'espace de la différence irréductible.

Entre reconnaissance absolue et perte de tous les repères, le film chaloupe, accroché à son antihéros de quinquagénaire défait. Tout le début de *Lost...* est une suite de gags où le corps de grand échelas lessivé de Bill Murray est livré aux affres de l'incompréhension. Par-delà l'infranchissable faille linguistique, le *no comprendo* est général et d'autant plus amusant qu'il est surjoué par Harris, archétype du grincheux de service fermement décidé à profiter de ce trip au pays de l'exquise urbanité pour rompre les derniers liens avec la communauté humaine.

Art du cliché. On a pu dire ici et là que le film transportait dans sa valise un peu trop de gags fonctionnant à la xénophobie antijaponaise. Certes, *Lost...* repose en partie sur la coexistence burlesque entre la nonchalance de l'Américain Murray et l'empressement des Japonais, et plutôt aux dépens de ces derniers. Mais on peut aussi bien analyser le film autrement : comment réagit un représentant de la culture dominatrice américaine, porte-drapeau vivant de deux emblèmes yankees (whisky et cinéma) plongé à l'état de minorité dans un environnement civilisationnel fort comme peut l'être le Japon, culture autarcique et de haut lignage s'il en est ? Shiva Naipaul (frère précocement décédé du prix Nobel V.S. Naipaul) écrivait dans son *Voyage inachevé* que «*tout voyage est un processus d'autoanéantissement*». *Lost in Translation* explicite cette idée à sa manière glamour, avec un art du cliché touristique assumé (voire fétichisé : le quartier de Shibuya la nuit avec ses façades vidéo, le karaoké, l'altérité culinaire radicale...). Plus le film avance, nouant soudain une idylle platonique avec une autre jet-laggée, Charlotte (Scarlett Johansson), plus Harris, rouleur de mécaniques blasé, rejoint à son tour les espaces flottants de la ville futuriste, crooner murmurant, individu anonyme dans la jungle des parapluies à l'heure des ondées tropicales.

Dilemme. Sofia Coppola n'a pas son pareil pour fixer en un plan ces épiphanies rares qui ne relèvent ni d'un sens du récit (ici plus que lâche) ni d'une particulière virtuosité. Simplement, la légèreté de la forme finit par manifester une profondeur de fond, l'étude en mode mineur d'un certain état de l'individu moderne déchiré entre les souffrances de l'ubiquité et les ravissements de la solitude ultime.